



JULES COURDAULT

LA SUISSE

PARIS LIBRAIRIE MACHETTE & C. BOUL. S. GERMAIN N° 79

L47
4715

87 Livraison

Machette

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

ÉDITION DE GRAND LUXE

HISTOIRE DE TOBIE

PAR LEMAISTRE DE SACY

ENRICHIE

DE 14 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES A L'EAU-FORTE

D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX DE BIDA

PAR MM. BIDA, BOILVIN, COUNTRY, F. FLAMENG, L. FLAMENG, L. GAUCHEREL, GILBERT, E. HÉDOUIN
LEFORT, LERAT, MILIUS, MONZIÈS

ET DE 42 TÊTES DE CHAPITRES, LETTRES ORNÉES ET CULS-DE-LAMPE

Dessinés par BIDA

Et gravés sur bois, avec encadrements et titres imprimés en rouge

UN MAGNIFIQUE VOLUME FORMAT GRAND IN-FOLIO

BROCHÉ : 50 FR. ; RICHEMENT CARTONNÉ AVEC FERS SPÉCIAUX : 60 FR.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 sur papier de Chine
et 50 sur papier Whatman.

Prix de chaque exemplaire tiré sur papier de Hollande : 100 fr. ; sur papier de Chine : 125 fr. ; sur papier Whatman : 150 fr.

PUBLICATIONS PRÉCÉDENTES

LE LIVRE DE RUTH

Traduit de la Sainte Bible, par LEMAISTRE DE SACY et enrichi de 9 grandes compositions, de 4 têtes de chapitres et de 3 culs-de-lampe, gravés à l'eau-forte, d'après les dessins originaux de BIDA, par MM. BOILVIN, L. FLAMENG, HÉDOUIN, LA GUILLERMIE, LERAT et WALTNER, et de 4 lettres ornées, gravées à l'eau-forte par WALTNER, d'après les dessins de M. HÉDOUIN. Un magnifique volume, format grand in-folio avec encadrements et titres imprimés en rouge.

Broché, 30 fr. ; richement cart., avec fers spéciaux. 40 fr.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 sur papier de Chine et 50 sur papier Whatman.

Prix de chaque exemplaire tiré sur papier de Hollande, 50 fr. ; sur papier de Chine, 60 fr. ; sur papier Whatman, 80 fr.

L'HISTOIRE DE JOSEPH

Tirée de la traduction de la Bible par LEMAISTRE DE SACY, enrichie de 20 grandes compositions gravées à l'eau-forte d'après les dessins de BIDA, par BOILVIN, BRUNET-DEBAINES, COUNTRY, F. FLAMENG, L. FLAMENG, GAUCHEREL, GILBERT, GREUX, HÉDOUIN, LA GUILLERMIE, LALAUZE, LERAT, MARTINEZ, MILIUS, MONGIN, MONZIÈS, WALTNER, et de 30 têtes de chapitres ou culs-de-lampe, dessinés par BIDA, et gravés sur bois. Un volume avec encadrements et titres imprimés en rouge, format grand in-folio.

Broché, 50 fr. ; richement cartonné, avec fers spéciaux. 60 fr.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 sur papier de Chine et 50 sur papier Whatman.

Prix de chaque exemplaire tiré sur papier de Hollande, 100 fr. ; sur papier de Chine, 125 fr. ; sur papier Whatman, 150 fr.

indications qui résultent des documents locaux. Dans quelques-uns, le bois était en voie de silicification ; d'autres offraient des bois poudreux, des restants de mannes ayant servi au déblai des matériaux, et divers ustensiles, haches, pics à fouiller, du premier âge du fer, et pelles primitives. On a retrouvé en outre dans les terrains avoisinant les anciennes forges des *pipes* analogues à celles qu'on rencontre aussi dans les habitations gallo-romaines : on peut en voir des spécimens au musée d'Avenches. Toutes sont en fer, très petites, et ont absolument la forme de nos pipes dites de gypse : de vrais brûlots dont on allongeait peut-être le tuyau à l'aide d'un jonc. On en a recueilli à Delémont, à Develier, et dans un poste militaire romain ou gallo-romain près de Liesberg, entre Delémont et Lauffen, à quelques cents pas d'un emplacement de forge. Que fumait-on dans ces instruments ? Sans doute quelque plante aromatique, serpolet, scolopendre, chanvre ou viorne : nul auteur romain n'enregistre ce détail.

III

La végétation du Jura offre d'autant plus d'intérêt que, par sa délimitation très précise, le massif est comme une île semi-circulaire au milieu de la région vineuse qui l'enveloppe de toutes parts sans pénétrer dans aucune de ses vallées intérieures. Au-dessus de 400 mètres, le dernier cep disparaît ; seuls les céréales de prix, le chêne et le noyer continuent de prospérer. Passé 800 mètres, commence la région dite *sous-montagneuse*, qui s'élève jusqu'à 1,400 mètres environ ; là plus d'arbres à fruits ; encore quelques céréales médiocres ; des pâturages caractérisés par la gentiane et l'hellébore, et partout le sapin et l'épicéa. Enfin, au-dessus encore, jusqu'à l'altitude extrême, qui nulle part n'excède 1,750 mètres, se développe la région *subalpine* : la végétation arborescente, qui, à partir de 1,500 mètres, commence à souffrir et à s'étioler, cesse entièrement 100 mètres plus haut ; dans les pâtis, à herbes courtes, abondent particulièrement le pied-de-lion et le poa des Alpes. De zone alpine, le Jura n'en a pas.

Le canton de Neuchâtel, dans son peu d'étendue, présente en somme trois plateaux différents. Le long du lac s'étend le *vignoble*. Le Jura y forme des lignes parallèles qui courent de l'ouest à l'est, en se découpant de temps à autre en terrasses inclinées du côté du bassin. Ici la population est pressée, les villes et les villages se succèdent sans interruption.

La seconde région est la zone moyenne qui va se développant derrière la montagne. Elle comprend deux grandes *vallées*, de 300 mètres environ d'altitude relative. L'une part du Chasseral, court en arrière des pentes du Chaumont, et rejoint le vignoble à Rochefort, au pied de la montagne de la Tourne. C'est le val de Ruz, en allemand *Rudolfsthal*, avec ses vingt villages et son château de Vallengin. Une rivière au cours étrangement inégal, tantôt ruisseau, tantôt torrent, s'y creuse un lit rocailleux et profond. L'autre vallée, étendue dans une direction opposée, s'allonge derrière les pointes du Chasseron et les crêtes ardues du mont de Boudry, pour ne se terminer qu'à la frontière de France : c'est le Val-de-Travers, arrosé par la Reuse.

La troisième zone, celle que l'on atteint lorsque, en partant du village de Rochefort, on suit l'âpre chemin qui gravit la Tourne, est à 600 mètres environ au-dessus de la surface du lac. C'est la région des montagnes, des noires joux, des verts pâturages, où nous pénétrerons tout à l'heure.

Dès que l'on s'est éloigné des cultures, on rencontre d'immenses massifs de sapins, mouchetés de

L. W. Chetty

bouquets de hêtres et d'érables, qui recouvrent les flancs de la montagne. De place en place, des blocs erratiques treillisés de mousses et de plantes grimpantes sont jetés sur les pentes. Les sapins du Jura sont, sans contredit, les plus beaux de la Suisse ; ils l'emportent en taille et en vigueur sur leurs frères des Alpes et atteignent aux proportions majestueuses du cèdre. Il y en a de deux espèces : les sapins rouges (*Fias*) au port élancé, aux aiguilles pointues, au branchage retombant, qui affectent la forme de pyramides ; les sapins blancs, plus rudes et plus forts, à la cime arrondie, et dont le feuillage de deux couleurs ressemble à une vaste tenture de velours. A portée des ruisseaux et des clairières, la noire forêt sert d'habitable à des milliers d'oiseaux chanteurs, grives, rouges-gorges, merles et fauvettes, qui modulent à l'envi leurs rustiques mélodies.

Là où une exploitation irréfléchie n'a pas gaspillé ces trésors naturels, là où l'on n'a pas fauché en herbe le peuple délicat des *sapelots*, on trouve encore de vraies forêts vierges où des troncs gigantesques dressent leurs colonnades jusqu'à cent vingt pieds au-dessus des verts panaches de fougères épanouies à l'aise dans l'épais humus qu'ont formé les tas accumulés de détrit. Je me souviens de tel ravin sauvage bordé de futaies de sapins où gambadaient des légions d'écureuils. Dans les profondeurs résonnait le coup de marteau du pic noir ; le sol moussu était tout jonché de chanterelles dorées ; dans les clairières où l'on débouchait inopinément, croissaient en liberté les épilobes roses, les digitales, les seneçons, les framboisiers et les fraisiers dont les fruits mûrs étincelaient comme des rubis au milieu des frondes vertes.

D'autres fois, après avoir monté une heure durant à l'ombre des hêtres et des cytises, on arrive sur un plateau taillé en forme de coupe évasée, qui est une vraie oasis jurassienne. Là s'élèvent des arbres si droits, si fins de dessin et si bien plantés, qu'on dirait les piliers effilés de quelque cathédrale gothique. Là de jeunes sapins rouges, des *sapelots*, comme je les nommais tout à l'heure, qui n'ont pas plus de dix pouces de diamètre, ne craignent point de rivaliser de hauteur avec leurs voisins âgés de plus d'un siècle. Aussi le moindre souffle de vent imprime-t-il toutes sortes de balancements à la tête de ces Icares audacieux. Sur le sol, pas une pierre ; une mousse élastique le décore d'un tapis à travers lequel des buissons de myrtilles ont trouvé à passer. Au pied des arbres pointent également d'excellentes morilles, joie des amateurs. Par-ci par-là, un rayon de soleil, en se glissant à travers le dôme aérien, tire de la mousse de chauds reflets qui font paraître encore plus sombres les parties du matelas duveteux restées sans lumière.

Continuez de cheminer sous la voûte silencieuse. Il se peut que, quelques mètres plus loin, vous débouchiez dans un district forestier qui est, en tout, l'opposé de celui-ci. Regardez bien où vous posez le pied, car au feutre mou qui là-bas couvrait le sol, succède maintenant un terrain crevassé, sur lequel les racines de nos chers sapins sont tout aises de trouver où se cramponner. Je vous le répète, attention aux entorses ! Ce plan raboteux et fendillé a l'air d'un rocher qui serait venu au monde en milliers de morceaux, restés juxtaposés l'un à l'autre. Il y en a qui ne sont taillés qu'à un pied de profondeur ; il y en a d'autres qui bâillent comme de véritables abîmes et où l'on enfoncerait de sa hauteur.

Autre paysage, non moins jurassien. Vous partez un matin de juillet de votre station pour gravir une hauteur que vous voulez voir. L'air est frais ; les alouettes chantent dans le ciel bleu ; les traquets gazouillent sur les hampes des grandes herbes ; les cailles et les râles de genêt

mêlent à ce concert leur note monotone. De toutes parts retentissent comme une musique argentine les clochettes du bétail épars sur les pâturages et à la lisière des bois mystérieux. De longues files de faucheurs emplissent les prairies : les uns manœuvrent en mesure leur lame affilée; d'autres, interrompant ce sciage cadencé, aiguisent leur faux qui n'en peut plus et marient leurs *iodels* aux grincements de la pierre sur l'acier. Sur le bord de la route, des maisons d'horlogers qui, par leurs fenêtres toutes grandes ouvertes, livrent au passant le secret de leur labeur.

Bientôt cependant vous quittez le plateau. Par un chemin qui s'ouvre au pied des hauteurs boisées, vous voilà gagnant un autre vallon. Celui-là est tout en marais, et, en un clin d'œil, le paysage change. Au lieu des sites riants que vous venez de traverser, et des vertes prairies émaillées de fleurs qui de toutes parts vous environnaient, vous vous trouvez dans une combe tourbeuse, en pleine exploitation, sillonnée de fossés, de flaques d'eau noirâtre, et semée de mottes séchant au soleil. Quelques bouquets de pins rabougris émergent çà et là comme des îlots du vaste marécage revêtu de mousses et de bruyères.

L'endroit, à coup sûr, n'a rien d'avenant, et n'est guère propre à guérir le spleen. La vérité est pourtant que ce marais, sur lequel vous jetez peut-être un regard dédaigneux, est une des richesses des districts jurassiens. Dans ce pays, où l'hiver dure sept mois, le chauffage des maisons est une grave affaire. Se servir de bois, impossible : on n'en a déjà que trop consommé. La houille? Le Jura n'en donne point. Reste la tourbe, ce présent des bonnes fées. Les tourbières sont les mines de houille de la population montagnarde. Notez que souvent ces marécages, qui n'ont l'air de rien, renferment à leur façon des trésors. Tantôt c'est un sédiment de sable quartzeux, si fin et si plastique, qu'il n'en est pas de plus précieux au mouleur et au fondeur de métaux; tantôt ce sont de petites sources, remplies d'écrevisses, qui se cachent là comme des Styx honteux, et qui possèdent des vertus sulfureuses ou ferrugineuses dont, à l'occasion, votre pauvre corps ferait fort son profit.

Sans parler encore de l'industrie, à laquelle tout à l'heure il nous faudra venir, ce sont les forêts et les pâturages qui sont la ressource du Jurassien suisse. Les pâturages nourrissent un superbe bétail et alimentent la fabrication de fromages excellents, tels que ceux de Bellelay et de Septmoncel. Dès cinq heures du matin, en été, le voyageur est parfois réveillé par un bruit de cornet qu'il ne connaît pas; c'est l'appel des troupeaux qui doivent paître les herbages communaux. Vaches et chèvres se rassemblent aussitôt et prennent par grandes troupes le chemin du pâtis.

Disons ici que dans l'espèce d'ellipse allongée que forment les vallées basses du Jura, il y a, au point de vue de la végétation, cinq zones différentes à considérer. La première règne le long de la rivière : c'est une étroite lisière de *prés*, encadrée par une marge de *champs* qui monte d'autant plus haut que la pente est mieux exposée au soleil. Vient ensuite une région où quelques buissons et arbres isolés se mêlent à l'herbe que mangent en été les jeunes et les vieux ruminants gardés au village : chaque matin, ces bêtes s'y rendent pour n'en revenir qu'à la nuit tombante. Au-dessus de ces pâturages communaux sont les *forêts*, qui sont tout en sapins sur le revers, et n'admettent le hêtre ou l'essence mêlée que sur le flanc tourné vers l'orient. Au-dessus encore, dans les hautes *combes* ou sur les monts, existent des *estivages*, correspondant aux *mayens* des grandes Alpes, et où, du 1^{er} juin à la mi-octobre, les vaches vont brouter une herbe savoureuse, qui donne le lait crémeux au moyen duquel se confectionnent les fromages renommés sous les noms de *chevrotains*, de *tommes*, de *vacherins* et de *serés*. Toujours comme dans les Alpes, il y a sur ces hauts pâtis des *chaletiers*, des *fruitiers* ou

amodieurs de montagne, qui souvent, à force d'économie, arrivent à se faire une modeste fortune. Quelques *revendeurs* exportent les produits, au grand régal des gens de Lausanne, d'Yverdon, de Morges, et autres *Pégans*, comme les gens des *crêts* et des *combes* appellent les habitants de la plaine.

Les *fruiteries* jurassiennes sont organisées d'après divers modes ; mais c'est l'ancien système qui, je crois, domine de beaucoup. Chaque propriétaire, dans ce dernier cas, porte au *chalet social* la quantité de lait qu'il ne consomme pas et le livre à celui des coassociés qui fait le fromage. Quand il est le plus fort créancier de la compagnie, dit une sorte de statut local, il reçoit le lait pour faire le fromage, devenant ainsi le débiteur de tous, fournissant son bois et aidant personnellement le fromager, qu'il nourrit chez lui. Le fromage, le beurre, ainsi qu'une part prépondérante du petit-lait et de la cuite (1), sont pour lui. La plus grande partie de ces deux derniers produits est distribuée aux autres sociétaires en proportion de l'apport de lait de chacun. « On pourra critiquer, dit un Jurassien, le temps perdu à ce fractionnement et au double transport des ustensiles nécessaires ; mais on voudra bien aussi remarquer que ces produits sont utilisés dans les ménages pour remplacer parfois la soupe, pour faire de petits *serés* et aussi pour nourrir le bétail, ce qui n'est point à dédaigner dans des districts de montagnes où la terre donne moins de comestibles que dans la plaine. » De la mi-octobre au 15 décembre, on écrème considérablement le lait, afin d'en tirer le beurre nécessaire à la consommation des familles. Les fromages maigres de cette saison, ceux qu'on appelle *tommes*, sont conservés pour l'usage privé. Les fromages demi-gras ou tout à fait gras, fabriqués après la période d'interruption dans le travail, qui s'étend du 15 décembre au 1^{er} février, sont exportés pour la plupart. Le comité directeur les vend en gros à des marchands.

Quoique de moindre importance que les vaches, les chèvres jurassiennes jouent aussi leur rôle dans l'économie générale du pays. Cet animal au pied solide, qui se complait sur les roches à pic et dans les endroits dangereux, où il broute sans bégueulerie tout ce qu'il y rencontre de mangeable, est le bétail du plus grand nombre, et en quelque sorte la vache du pauvre. Il est peu ^{accrédité} par les montagnards qui ne cultivent, en qualité de propriétaires ou de locataires, une parcelle de terrain où ils plantent des pommes de terre, des choux, des choux-raves, où ils sèment un peu de chanvre ou de lin, où ils récoltent une quantité de foin suffisante à l'hivernage d'une chèvre. Celle-ci, la bise venue, se régale aussi des *bretins* de feuilles de hêtre séchées. En retour de sa nourriture, elle donne, outre l'engrais nécessaire au jardin et au *plantage*, une portion de lait que consomme le ménage. En quelques endroits le lait d'un petit troupeau de chèvres sert à assaisonner et à rendre plus savoureux les chevrotains dont on se régale volontiers l'été.

Le Jura doit à ses noires joux, comme à ses nombreuses anfractuosités et à la direction de ses chaînes multiples, d'être sujet à de brusques changements de température qui se traduisent par des vents furieux, des grêles meurtrières, des trombes dévastatrices, et aussi de soudaines bourrasques de neige. La tradition orale ou écrite a conservé, en maint district, le souvenir de curieux phénomènes météorologiques, que je n'ai point la place de relater ici. Je dirai seulement que, dans ces montagnes, le double fléau le plus ordinaire et le plus redouté, c'est une extrême sécheresse et une humidité excessive. Pour que le sol y rémunère le travail, il faut de l'eau et de la chaleur, non seulement en

(1) Voyez ce qui a été dit au tome I^{er}, chapitre II.

proportions pondérées, mais en quantités réparties dans les mois où la végétation doit s'accomplir. On cite parmi les années fertiles de ce siècle 1822, 1834, 1857, 1862, 1863 et 1868. Un printemps humide suivi d'un été chaud produit d'ordinaire d'abondantes récoltes; mais ce qu'il y a de pis, c'est un été sec succédant à un printemps sans eau, comme ce fut, par exemple, le cas en 1861.

Dans les vallées basses du Jura, il peut arriver que la pluie tombe subitement en telle quantité, que toutes les sources débordent, et que le moindre ruisseau se change en torrent. Par contre, en 1746, la sécheresse obligea les vaches de quitter les montagnes pour revenir pâturer au village; en 1811, l'année de la comète, le pays resta près de trois mois sans pluie. Un hiver exceptionnel, dont on parle encore, ce fut celui de 1784-1785. « Le 25 octobre, lit-on dans le journal d'un chasseur jurassien de cette époque, il est tombé environ un pied de neige; on est resté huit jours sans sortir aucune bête, et le bon temps n'est revenu que pour quinze jours. Durant le reste de novembre, en décembre et dans les premiers jours de janvier, neige très abondante. Au commencement de mars, même chose, et il régnait des bises si froides que des gens mouraient sur les routes. Les 13 et 14 mars, personne n'osa sortir à cause des tourbillons de neige. Elle était amoncelée dans certains endroits au point de cacher les haies et même les arbres. Il fallut environ cent cinquante *journées* pour rendre praticable le chemin de Vallorbes à Premier. Quatre ou cinq jours plus tard, il était refermé. Cent journées furent encore nécessaires pour le rouvrir le 18 avril. Il ne tomba de pluie qu'un seul jour, le 20 avril. On ne put dégazonner que le 26 avril, encore dans les endroits d'où la bise avait chassé la neige. Il n'y eut presque pas un jour de beau pendant tout l'été; il faisait constamment froid, et il tombait une pluie fine le long des montagnes. On moissonna dans le courant de septembre des orges qui donnèrent beaucoup; quant aux froments, ils ne rendirent guère que les semens. En revanche, l'année fut très abondante en vin et en fruits. »

Un autre témoin oculaire note ainsi les circonstances météorologiques de l'année 1740 : « Année fort triste et *catarrheuse*; l'hiver a commencé d'abord après la Saint-Denis 1739; il a été des plus rudes et des plus forts, du commencement à la fin. On a eu de la peine à ensemençer les terres au printemps; beaucoup de gens ont été obligés de labourer sous la neige. La première semaine de mai a été aussi rude en neige et gelée qu'au plus gros de l'hiver. Les vaches n'ont pu aller aux montagnes que le 7 de juin. La *prise* (récolte), tant en foin qu'en graine, a été moindre d'un tiers, assez mal recueillie, et au plat pays les blés ont presque tous été germés, sur quoi il est arrivé cherté de graine. Ensuite la gelée a surpris les vignes avant que les raisins fussent mûrs, ce qui a perdu la plus grosse partie de la vendange, qui a été très chétive, et de pauvre vin, très mal sain. »

Au temps où le Jura était couvert de noires joux et ne comptait qu'une population clairsemée, les loups, les lynx et les ours même multipliaient en paix dans le pays; plus tard, les bergers étant devenus plus nombreux, on s'entendit pour combattre ces carnassiers; il est telle *société de chasse* jurassienne qui est aujourd'hui plusieurs fois séculaire. Autrefois, à toute battue générale devait se trouver « de chaque maison une personne digne ». A présent les choses se passent d'ordinaire comme il suit :

« Dès qu'un loup a dévoré une pièce de bétail (1) ou simplement marqué l'empreinte de ses pieds dans la neige, la grande nouvelle est apportée au *capitaine*, qui ordonne la convocation des chasseurs. De jeunes volontaires, — il n'en manque jamais, — parcourent alors les rues du village en sonnant du

(1) *Un jour de chasse au loup*, par un Jurassien.

cornet, et en criant de toute la force de leurs poumons : « A la chasse du loup ! à la chasse du loup ! » La plupart abandonnent leurs travaux, chaussent promptement leurs meilleurs souliers, empochent un morceau de pain, saisissent leurs armes et se dirigent au lieu du rendez-vous. Là arrivent successivement des hommes portant des fusils ou des carabines, des vieillards, des jeunes gens et des enfants munis de gros bâtons, de cornets et de crécelles. En attendant les moins pressés, chacun cause du but à atteindre : « Où le loup a-t-il été vu ? Qu'a-t-il fait ? Où sera-t-il allé ? Comment pourrons-nous l'entourer et le tuer ? » Telles sont les questions débattues. Les hommes expérimentés se concertent, arrêtent un plan : « Maintenant, nous sommes en nombre, organisons-nous. » A droite se mettent les tireurs, par dizaines, chacune sous la conduite d'un homme entendu ; à gauche, les traqueurs, également groupés sous des dizeniers placés au milieu pour meilleure surveillance. Dès que le capitaine a dit : « Partons ! » la foule, auparavant tumultueuse, observe le plus grand calme. On ne parle plus, on chuchote, et toujours plus bas, toujours plus rarement, à mesure qu'on approche du gîte supposé.

« Ce repaire, on l'enserme silencieusement d'un immense cercle de chasseurs. Là-bas, dans des fourrés, des défilés, derrière de gros arbres, les tireurs sont en arrêt avec leurs armes garnies d'une triple charge ; ici, les jeunes traqueurs brûlent d'impatience en attendant l'ordre d'avancer. Lorsque chacun est à sa place, le signal est donné.

« Soudain une immense clameur retentit dans la forêt auparavant solitaire. Les cris, les sifflets, le son du cornet, le bruit strident de la crécelle produisent un vacarme épouvantable qui réveille les multiples échos de la montagne. C'est à en être assourdi. Si le loup est dans la *battue*, effrayé de ce qu'il entend, il se dirige du côté opposé, où les tireurs anxieux l'attendent. Dès qu'il est à leur portée, la fusillade commence et fait pleuvoir une grêle de balles sur lui. Si la bête tombe mortellement blessée, des cris de joie l'annoncent au loin et, de toutes parts, les acteurs de la chasse accourent ivres de bonheur. Lorsque la première battue n'a pas eu de succès, on en fait une seconde, et parfois une troisième.

« Quand les chasseurs ont trouvé *buisson creux*, ou sont *bredouilles*, ils rentrent silencieusement et tout penauds. En cas de succès, leur retour est celui d'un cortège triomphal. En tête est le loup, lié à une perche que portent deux hommes tout glorieux de ce fardeau ; il est immédiatement suivi du *roi* qui l'a tué et de la *justice* ; puis viennent les *relais* et les *traqueurs*, rangés deux à deux. Des cris, des fanfares et des décharges de mousqueterie annoncent de loin la joyeuse nouvelle au village. Ici, la musique se prépare, tout le monde sort des maisons, pour accueillir les joyeux chasseurs de vivats empressés. »

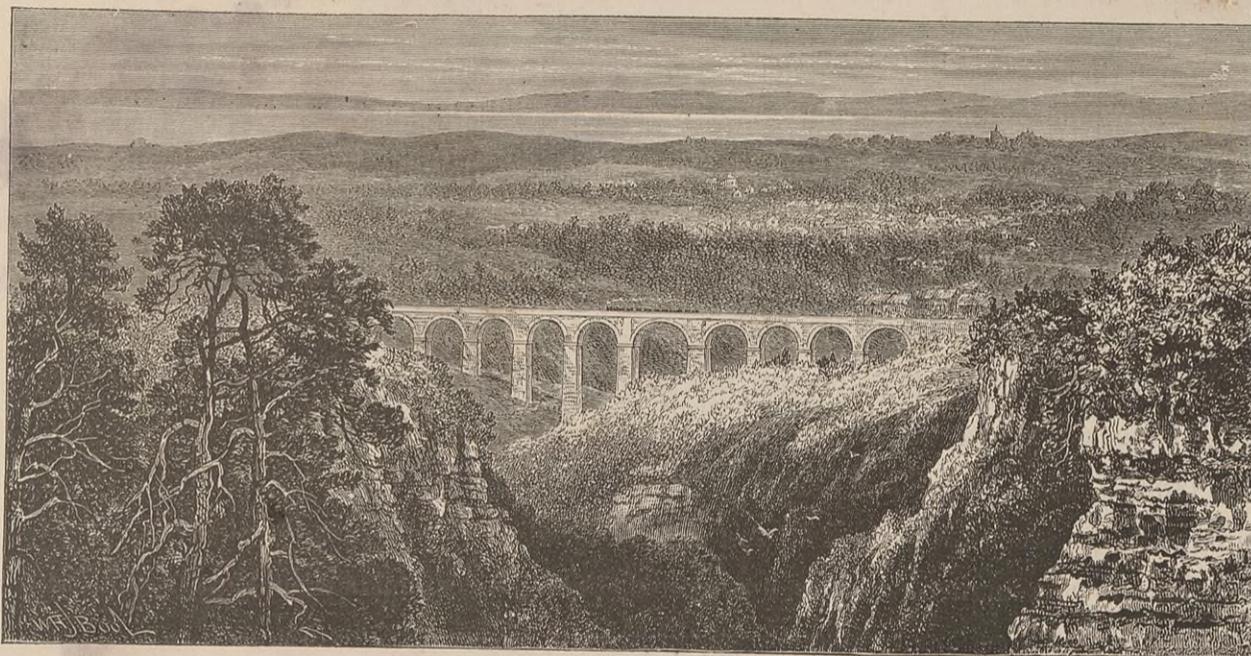
A Vallorbes notamment, le soir, après la fête qui succède à l'expédition, ont lieu ce qu'on appelle la *passation* et le *jugement*. Pour devenir sociétaire de l'antique compagnie, il faut avoir participé à la mort d'un loup. Les novices portent le nom de *passereaux*. Or, en présence du *roi*, du *châtelain* et de ses dix *justiciers*, chaque novice doit monter sur un tabouret. A sa droite est le *prévôt* avec sa chaîne, à sa gauche le *bouffon*, muni d'un torchon et d'une chandelle. Le premier de ces deux personnages lui tend un verre de vin qu'il lui conseille de boire « à la santé des bons chasseurs qui ont tué le loup » ; l'autre lui recommande de vider la coupe « à la santé du loup ». Si le novice obéit au prévôt plutôt qu'au bouffon, ce dernier, pour se venger, lui jette du suif fondu dans son verre, qu'il torchonne en outre de son mieux avec de la suie graissée. Et tout le monde d'applaudir à outrance ; quant au pauvre

diable, il est obligé d'avaler d'un trait le breuvage rendu ainsi plus onctueux : s'il y réussit, il est tenu désormais pour membre actif de la « société contre les bêtes fauves ».

Ensuite vient le *jugement*. Quiconque a parlé quand il fallait se taire, déserté son poste, ou mal tiré, est impitoyablement condamné non seulement à se passer de vin, mais à boire une quantité de verres d'eau qui peut varier de quatre à douze.

IV

La maison rustique du haut Jura offre un type fort avenant. La façade, à pignon de bois, présente d'ordinaire au midi son triangle surbaissé que surmonte un toit de bardeaux. La cheminée de bois est munie d'un couvercle ; dans un coin, la citerne avec sa pompe. De vastes écuries, puis la grange et



PONT-VIADUC DU CHEMIN DE FER DE NEUCHÂTEL.

ses dépendances, complètent le plus souvent la partie rurale de l'habitation. A l'étage sont deux ou trois chambres propres que le propriétaire réserve pour son usage personnel.

Les fermiers n'habitent du reste ces chalets qu'en hiver ; l'été, ils occupent une demeure plus rapprochée des herbages où pâturent les vaches, et où un *armailli* de la Gruyères s'emploie à la fabrication du fromage. La vie pastorale règne sans partage dans ces régions, où la culture même de l'orge et de l'avoine n'est parfois que d'un rendement très aléatoire.

C'est au milieu d'un pâtis ou dans les environs de quelque chalet qu'on voit souvent, solitaire et superbe de prestance, un de ces sapins blancs aux aiguilles arrondies vers le bout et disposées en forme d'éventail qui veulent avant tout un sol gras et de l'espace pour déployer leurs robustes rameaux. Quelquefois aussi le hêtre se faufile entre les sapins et y atteint une taille remarquable ; mais son bois, considéré comme combustible, n'est pas aussi bon que celui de même essence qui croît dans les taillis exposés au soleil. Il y a également des sapins à moelle corrompue que brisent les coups de vent, et qui alors laissent voir à nu leur cœur rongé par la vermoulure : on appelle ces sortes d'arbres *bois châblis*.

Tous ces gens des chalets peinent dur : chaque famille exerce une petite industrie plus ou moins

lucrative. Ici on façonne les différentes pièces d'une pendule destinée à quelque paysan de la plaine ; là on travaille à des montures de lunettes, ailleurs à la cordonnerie. Regardez au passage tous ces ais de sapin qui sèchent au grand air : ils seront transformés en boîtes à cirage, en seaux, en baquets, en tonneaux à fromages ou en *tavillons*. Il y a aussi, je vous le dis à l'oreille, une contrebande du bois fort active. Ces contempteurs avisés de la loi coupent l'arbre, sur la place même le réduisent en billes, et l'emportent ensuite sur un petit traîneau. Les gardes forestiers ont vraiment du mal. Eux seuls, au temps des frimas, continuent de circuler à travers la forêt d'où les derniers lièvres ont pris soin de décamper et où la martre nomade se confine au gîte.



JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Il y a déjà plus d'un siècle que Jean-Jacques Rousseau décrivait ainsi la vie du montagnard neuchâtelois de la zone moyenne :

« Une montagne entière couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent, en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitants de cette montagne le recueillement de la retraite et les douceurs de la société. Ces heureux paysans, tous à leur aise, cultivent avec tout le soin possible des biens dont le produit est pour eux, et emploient le loisir que cette culture leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains, et à mettre à profit le génie inventif que leur donna la nature. L'hiver surtout, temps où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun, renfermé bien chaudement, avec sa nombreuse famille, dans sa jolie et propre maison de bois qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amusants qui chassent l'ennui de son asile et ajoutent à son bien-être.

« Jamais menuisier, serrurier, vitrier, tourneur de profession, n'entra dans le pays : tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui. Dans la multitude de meubles commodes et même élégants qui composent leur ménage et parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer et faire mille instruments divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris : entre autres, ces petits horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer ; ils font même des montres ; et, ce qui paraît incroyable, chacun réunit à lui seul les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie (1), et fait tous les outils lui-même.

« Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles, et sont passablement instruits. Ils raisonnent sensément de toutes choses, et de plusieurs avec esprit (2). Ils font des siphons, des aimants, des lunettes, des pompes, des baromètres, des chambres noires. Leurs tapisseries sont des multitudes d'instruments de toute sorte ; vous prendriez le *poêle* (3) d'un paysan pour un atelier de mécanique et pour un cabinet de physique expérimentale. Tous savent un peu dessiner, peindre, chiffrer ; la plupart jouent de la flûte ; plusieurs font un peu de musique et chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des

(1) Sur ce point spécial, il n'en est plus ainsi de nos jours : voyez ce qui est dit ci-après.

(2) Rapprochez ce passage d'un fragment d'une lettre du conseil d'État de Neuchâtel, adressée au grand Frédéric, le 4 mars 1763, précisément au sujet de J.-J. Rousseau : « Parmi nous, le laboureur, qui semble n'être né que pour les ouvrages grossiers de la campagne, est naturellement spéculatif, et occupe son loisir à la lecture de toutes sortes de livres. »

(3) C'est-à-dire la pièce d'habitation par excellence, la chambre chauffée l'hiver.

maîtres, mais leur passent, pour ainsi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique, l'un me disait l'avoir apprise de son père, un autre de sa tante, un autre de son cousin; quelques-uns croyaient l'avoir toujours sue. »

V

C'est, on le sait, une industrie toute moderne, l'horlogerie, qui a été la source d'abondance pour les montagnes neuchâteloises. Dès le seizième siècle, en Europe, d'habiles mécaniciens s'étaient mis à fabriquer ces montres rondes, ces *ogrons* qu'on appelait *œufs animés* de Nuremberg; un siècle et demi plus tard, dans les solitaires districts du Jura, on ne connaissait encore rien de semblable. Jamais une montre n'y avait été vue, quand le hasard en fit tomber une entre les mains de celui dont le génie devait changer la face de toute la contrée. Jean-Jacques Richard, le fils du fameux Daniel-Jean Richard, surnommé *Bressel*, qui fut le promoteur de ladite industrie, raconte lui-même la manière dont son père débuta.

C'était en 1679. Un marchand de chevaux appelé Pierre rentra dans son village avec une montre fabriquée à Londres. Grand fut l'émerveillement de tous ceux à qui il montra cette machine; de plusieurs lieues à la ronde on accourait pour la voir. Par malheur le petit instrument vint à se déranger; son poulx cessa de battre, ses mignonnes antennes de se mouvoir, et la vie parut s'en être retirée. Le maquignon, fort en peine, eut l'idée d'aller en consultation chez un jeune artisan de la Sagne, près du Locle, qui passait pour faire prodiges de ses doigts. L'ouvrier jurassien auscultait la montre, la palpa, l'interrogea jusqu'en ses arcanes les plus secrètes, et, finalement, il se mit en tête de lui rendre le mouvement et l'âme.

Avant toute chose, il lui fallait créer tous les outils nécessaires à sa tâche; il entreprit cette œuvre d'intuition et de patience, et fit tant, qu'au bout d'une année d'un labeur opiniâtre, la montre se trouva remise en état. Ce premier succès l'encouragea. Il résolut de suivre sa vocation et de se faire horloger. Les curieux affluèrent chez lui de tous les points de la vallée, et il eut bientôt force commandes. Tout en s'adonnant à son nouveau métier, il trouva encore le temps d'enseigner l'orfèvrerie à ses frères, et d'étudier lui-même la gravure, art indispensable à l'horloger.

Ayant appris qu'on venait de confectionner à Genève une machine à repasser les roues, il se rendit dans cette ville et tâcha de se faire révéler le secret; mais en vain: on le cachait soigneusement. De retour chez lui, il le devina, et, une fois de plus, eut la gloire d'inventer. Son travail devenu dès lors plus facile, il se mit à fabriquer de petites pendules, et jusqu'à des montres à répétition.

Après qu'il fut resté longtemps l'unique horloger des montagnes, Jacques Brandt, de la Chaux-de-Fonds, un de ses élèves, commença d'exercer le même art pour son compte. En 1700, Richard était allé s'établir au Locle, où il mourut dans un âge avancé. Ses cinq fils étendirent son œuvre, puis de nouveaux ateliers, toujours plus nombreux, se fondèrent dans ce repli du Jura. Du Locle et de la Chaux-de-Fonds la précieuse industrie se répandit à la ronde, aux Ponts, dans le Val-de-Travers, dans le val Saint-Imier, dans les Franches-Montagnes, à Porrentruy, à Bienne, à Neuveville et jusqu'à Soleure. L'immigration d'un certain nombre d'ouvriers genevois, qui en 1782 vinrent se fixer dans le canton de Neuchâtel, apportant leurs talents et leur expérience, acheva d'y mettre l'horlogerie hors de pair. Déjà, auparavant, un Neuchâtelois, nommé Jacquet-Droz, s'était rendu fameux au loin par

son esprit d'invention mirifique. Il avait offert un jour au roi d'Espagne une horloge qui était une pièce sans pareille. On y voyait un berger, un chien et une corbeille remplie de pommes. A l'heure sonnante, le berger se mettait à jouer de la flûte et le chien sautillait gaiement aux côtés du Tityre. Le souverain des Espagnes n'en revenait pas. Ce fut bien pis quand, sur l'invitation de l'artiste, le prince ayant essayé de prendre un des fruits de la corbeille, le molosse se retourna d'un air agressif, et en jappant de si belle sorte, que tous les chiens de la maison se mirent à contre-aboyer après lui. Encore n'était-ce pas le dernier mot de la machine. — Sire, dit Jacquet-Droz au monarque, plairait-il à Votre Majesté de demander à ce chien l'heure qu'il est? — *Qué hora es?* demanda le roi en espagnol. — Oh! fit observer l'horloger, cette excellente bête est native de mes monts et n'entend que la langue qu'on y parle. — Eh bien, reprit le roi en riant, quelle heure est-il? — Trois heures moins un quart, répondit distinctement l'animal. — C'est le diable! s'écria d'un ton d'effroi un grand d'Espagne qui avait assisté à la scène.

La tradition dit qu'en effet l'artiste fut accusé de sorcellerie.

Rien de curieux comme l'intérieur d'un atelier d'horlogerie, au Locle ou à la Chaux-de-Fonds. Dans une vaste pièce éclairée par de larges fenêtres ou par un vitrage s'étendent les nombreux établis, avec leurs tours, leurs étaux, disposés de manière qu'il n'y ait aucune place perdue. Dès l'entrée, on n'entend que le bruit des outils d'acier mordant l'argent des *carrures*, des *lunettes*, des *charrières*. Les ouvriers debout, comme rangés en bataille, chacun devant son tour, vaquent activement aux opérations qu'exige la confection des diverses pièces dont se composera la boîte de montre achevée. Les uns tournent, les autres liment, d'autres soudent; tout cela prestement, avec aisance, ordre et dextérité; pas un mouvement ne porte à faux; l'intelligence préside à chaque geste et guide la moindre manœuvre de l'outil. Vêtus d'une blouse ou d'un tricot de laine, le chef recouvert d'une calotte, ces gens peinent là du matin au soir, tous les jours de la semaine, le dimanche excepté. Chacun a devant soi, fixée à l'établi, une poche de peau destinée à recevoir les déchets et limailles du métal précieux que leur main met en œuvre. Ce qui tombe à côté de la poche est reçu entre les lattes du plancher à claire-voie qu'on appelle *claires*. Des laminoirs, un banc à étirer s'étalent au milieu de la pièce, semblables à de lourdes coulevrines au repos; contre les murs sont rangées des filières de toutes les grandeurs, des étampes, des emboutissoirs et autres engins dont j'ignore les noms. Malgré la valeur de la matière première employée par ces hommes, le patron n'exerce point sur eux de surveillance particulière, et il est rare que sa confiance soit trompée. Il est vrai que toutes les précautions sont prises pour que rien ne se perde: on a grand soin de conserver l'eau où les ouvriers se lavent, les linges avec lesquels ils s'essuient, et de mettre à part toutes les balayures issues de l'atelier; tout cela contient des parcelles de métal qui sont restituées au maître par des procédés aussi simples qu'expéditifs.

Une des parties spécialement intéressantes du travail, c'est celle qu'on nomme la *fonte*, et à laquelle, toujours, c'est le patron qui préside. La fonderie est le plus souvent une petite pièce sombre et dallée, parfois une simple cuisine où est installé un fourneau à vent en briques réfractaires. Près de la fenêtre est dressée une enclume; autour de la salle, des creusets de diverse grandeur sont disposés sur des tablettes; au mur pendent des pinces et d'autres outils.

Le fabricant est là, qui prépare d'abord la matière destinée à l'opération. Cette matière consiste tant

en lingots achetés aux banquiers qu'en pièces de cinq francs, et en déchets rassemblés avec une patience minutieuse. Il s'agit d'abord de transformer en un *culot* massif tout le métal épars sous forme de paillettes et de menus copeaux parmi les substances les plus hétérogènes. C'est ce que l'on appelle *rassembler*. Dans une vaste casserole de fer on jette le monceau de débris. Le bois y entre pour une part importante, attendu que certaines pièces de boîtes ne peuvent se travailler qu'en les ajustant sur des morceaux de bois auxquels le tour donne les dimensions exigées. Jamais adorateur du feu n'observa plus religieusement la flamme sacrée que ne le fait l'opérateur attentif. A chaque poignée de scories que l'homme laisse tomber dans le brasier, celui-ci darde de plus belle ses langues flamboyantes. Des fusées d'étincelles volent comme des lucioles dans la noire cheminée; l'immense



A. FACELIN.

ATELIER D'HORLOGERIE A LA CHAUX-DE-FONDS.

ignition, crépitante et haletante, produit des alternatives de lumière et de ténèbres, enfante toutes sortes d'accidents volcaniques qui donnent au labeur quelque chose d'étrange et font de l'officine un antre infernal.

Tout ce qui est combustible, la flamme le dévore. Il ne reste à la fin au fond du vase qu'un dépôt d'aspect pulvérulent, qui est la matière métallique. A coups de marteau, l'opérateur tasse ce résidu dans le creux d'un emboutissoir; il en fait de petits pains, les introduit dans un creuset, et livre celui-ci au terrible coup de feu du fourneau à vent. Voici déjà que de ce côté le charbon est au point; en ouvrant le four grondant, on y aperçoit, sur sa couche de braise, le creuset qui prend une teinte rouge de plus en plus pâle. On attise encore avec énergie: le métal est entré en fusion; l'homme le remue du bout d'un ringard pour que le mélange intime s'opère bien. Regardez à présent ce que sont devenus ces beaux lingots tout à l'heure si luisants et ces pièces de cent sous frappées au bon coin: ils ont fait place à ce liquide visqueux et incandescent que vous apercevez dans le creuset.

La grande affaire est que celui-ci supporte le feu. S'il allait se fendre ! La moindre crevasse en laisserait couler le précieux métal dans les charbons. Aussi, voyez comme l'opérateur a conscience de la solennité du moment ! A portée de sa main, sur le sol, il dispose les lingotières de fer ; il prépare les longues pinces à mâchoires recourbées ; il trempe dans l'eau les énormes gantelets d'épaisse toile qui doivent garantir ses mains et ses bras. Car, tout à l'heure, il s'agira d'accomplir ce triple mouvement : étreindre le creuset dans sa géhenne, le ramener à soi, et en verser le contenu dans les lingotières, sans rien briser et sans perdre aucune parcelle de métal.

Le visage sérieux, la parole brève, le geste précis, calculé, le patron accomplit toutes les petites manœuvres préliminaires ; puis, le moment venu, ganté jusqu'au-dessus du coude, il ouvre le fourneau. Un flot subit de clarté envahit la fonderie ; c'est à peine si les yeux peuvent supporter la lumière éblouissante qui se dégage du vase tout sanglant. Il faut être l'homme que je vous montre ici pour ne pas reculer à l'idée de saisir et d'enlever ce lourd et brûlant récipient qui contient une valeur de plusieurs milliers de francs. Mais l'opérateur a cent fois éprouvé ses muscles et ses nerfs : il est sûr de lui. Le jour où il ne le serait plus, il ferait comme ont fait ses pères : il remettrait les pinces et les vieux gants à son fils, et lui dirait, comme le monteur de boîtes que nous peint un roman de mœurs jurassiennes : « Maintenant, à la garde de Dieu, c'est à ton tour, prends la direction de l'atelier. »

Mais « la fonte a réussi ; le creuset, tenu d'une main ferme, s'est incliné sans broncher sur les rainures des moules ; des ruisseaux de feu liquide ont coulé tour à tour avec la vitesse voulue ; le métal se refroidit et forme des barreaux réguliers qui passeront plus tard à la filière ou au laminoir. Le patron, heureux, s'écrie d'un ton gaillard en posant sa pince et en ôtant ses gants : « Allons, Dieu soit béni ! On n'est pas encore prêt à abdiquer (1). »

Depuis la création des premiers ateliers d'horlogerie, d'abord au Locle, puis à la Chaux-de-Fonds, il s'est passé un siècle environ, pendant lequel le progrès ne s'est pas un seul instant ralenti. Il suffit de comparer les anciennes montres à roue de rencontre aux mouvements à ancre et aux remontoirs que l'on fait aujourd'hui pour juger des perfectionnements apportés à cette industrie tant par l'adoption de systèmes nouveaux que par l'invention d'outils ingénieux qui permettent de travailler plus finement, de fabriquer à la fois plus vite et à meilleur compte. Le talent, l'esprit de recherche et d'innovation, l'assiduité au travail, ne sont nulle part plus largement récompensés que dans l'horlogerie.

A l'origine, le fabricant était obligé de confectionner lui-même presque toutes les pièces d'une montre ; plus tard, les commandes ayant augmenté, on a dû avoir recours à la division du travail. Peu à peu, celle-ci a pris un tel développement, qu'il n'existe plus de nos jours qu'un nombre restreint d'horlogers dans l'entière acception du mot ; des milliers d'ouvriers et aussi d'ouvrières, — car le métier renferme plusieurs parties susceptibles d'être apprises et exercées avec succès par les femmes, — s'emploient exclusivement à telle ou telle tâche particulière, et le plus souvent à l'aide de machines. La plupart sont disséminés de côté et d'autre, et accomplissent tranquillement chez eux leur besogne.

Une montre à répétition, par exemple, avant d'être livrée au commerce, exige le concours de plus de cent collaborateurs. Le squelette seul de l'objet, l'ébauche en laiton, se fait dans les fabriques. Toutes les autres pièces se font à domicile, constituent des branches spéciales de travail. Tel ouvrier du Locle, ou tel artisan de la montagne, confiné dans son chalet solitaire, ne produit toute sa vie que

(1) *André le Graveur*, par M. L. Favre. — Neuchâtel et Lausanne.

des roues d'engrenage, tel autre ne fait que des cadrans, ou cisèle des boîtes, ou fabrique des pièces en nickel, ou des aiguilles, ou des pignons, ou des spiraux : pas un ne voit la montre achevée que l'on expédie à Paris, à Saint-Pétersbourg, à New York, à San Francisco.

Ce mode de procéder ne contrarie pas, autant qu'on le croirait, l'esprit d'innovation naturel aux montagnards du Jura. Plus d'un ouvrier intelligent s'est mis hors de pair par une invention de ce genre, et des familles entières ont dû et doivent chaque jour une aisance très honnête à la découverte d'un perfectionnement que ses membres exploitent en commun, le père comme monteur de boîtes, le fils comme graveur, — c'est la tradition de Daniel-Jean Richard, — la mère comme polisseuse, et la fille en qualité de finisseuse. Ainsi les petits ruisseaux, comme dit le proverbe, font les grandes rivières.

En général, le salaire d'un ouvrier horloger dépasse celui que rapportent la plupart des autres métiers. Aussi presque tous les journaliers des montagnes neuchâteloises et du val Saint-Imier sont-ils des Suisses allemands ou des travailleurs venus d'outre-Rhin. Le plus souvent, dès la seconde génération, ces gens se sentent assimilés et renient volontiers leur origine : d'où il suit qu'il n'est pas à craindre que l'élément romand du Jura se trouve quelque jour *majorisé* par l'appoint germanique.

Cette population de fabricants, loin de se renfermer dans les horizons étroits du métier, laisse déborder à tout propos son humeur innée de libéralisme ; on peut dire qu'en elle vit l'esprit moderne, le véritable père du progrès. Silencieusement courbé du matin au soir sur l'établi qui est son gagne-pain, l'horloger est tout heureux de se retrouver le soir en société, et c'est alors qu'il donne libre cours à sa verve native longtemps comprimée. Aux époques d'agitation populaire, telles que celle qui a précédé le mouvement de 1848, alors que le pouvoir monarchique tenait encore bon, les bourgades industrielles du pays de Neuchâtel étaient souvent le théâtre d'espèces de duels populaires qui n'ont pris fin qu'après que la *Jeune Suisse*, d'opprimée qu'elle était, est devenue victorieuse. La provocation se faisait par un simple signe. Le provoqué n'avait pas le droit de se dérober. On sortait de la maison ou du cabaret, et, *coram populo*, les champions se gourmaient. Ici comme ailleurs c'était ordinairement le plus fort qui avait le dessus. M. Schuler dit avoir vu un soir « avec chagrin » un gros et grand meunier appartenant au parti conservateur, qui, lui aussi, a compté dans ses rangs des hommes d'un remarquable mérite, défier un tout jeune horloger radical de la Chaux-de-Fonds, et celui-ci le suivre sans mot dire, bien que sachant d'avance qu'il allait être roué.

Pour devenir un bon horloger, disait-on autrefois, on doit commencer son apprentissage à douze ou treize ans ; en effet, le jeune homme connaissait alors son métier à l'âge de seize ou dix-sept ans ; mais que de lacunes présentait son esprit ! Il fallait être un artisan « de la vieille souche », bâti moralement à chaux et à sable, pour ne pas dépenser aveuglément et perdre en toute sorte de dissipations naturelles aux jeunes gens l'argent acquis à ce labeur précoce. Aussi les hommes patriotes du canton ont-ils senti le besoin d'aviser. On a pris à tâche de former par une instruction préalable ou marchant de front avec le travail les ouvriers laborieux de l'avenir. Une participation active à la vie publique, la création de nombreuses sociétés de secours mutuel, de chant, de déclamation, de gymnastique, de tir, témoignent des efforts faits dans cet ordre de développement intellectuel, et laissent entrevoir pour plus tard cet horizon de bien-être matériel et moral que rêvent toutes les âmes généreuses.

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IR}

Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris

ÉTRENNES DE 1880

I. Format in-folio.

L'HISTOIRE DE TOBIE, traduite de la Sainte Bible par LEMAISTRE DE SACY, enrichie de 14 grandes compositions gravées à l'eau-forte, d'après les dessins originaux de BIDA, par MM. Bida, Boilvin, Courty, F. Flameng, L. Flameng, J. Gaucherel, Gilbert, E. Hédouin, Lefort, Lerat, Milius, Monziès, et de 42 têtes de chapitres, lettres ornées et culs-de-lampe dessinés par BIDA et gravés sur bois, avec encadrements et titres imprimés en rouge. Un magnifique volume format grand in-folio, broché, 50 fr.; — richement cartonné avec fers spéciaux, 60 fr.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, — 50 sur papier de Chine — et 50 sur papier Whatman.
Prix de chaque exemplaire tiré sur papier de Hollande : 100 fr.; — sur papier de Chine : 125 fr.; — sur papier Whatman : 150 fr.

II. Format in-4°.

GOURDAULT (Jules) : LA SUISSE, études et voyages à travers les 22 cantons. Deuxième partie : *Appenzell, Argovie, Bâle, Fribourg, Glaris, Grisons, Neuchâtel, Saint-Gall, Schaffouse, Soleure, Tessin, Thurgovie et Zurich*, contenant 375 gravures sur bois. Un magnifique volume in-4, broché, 50 fr.; — relié richement, tranches dorées, 70 fr.

Première partie : *Genève, Vaud, Valais, Berne, Unterwalden, Lucerne, Zug, Schwyz et Uri*. Un magnifique volume in-4, contenant 450 gravures sur bois. Broché, 50 fr.; — relié richement, tranches dorées, 70 fr.

*
* *

LE TOUR DU MONDE, nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. Édouard CHARTON, et très richement illustré par nos plus célèbres artistes.

Année 1879

Elle contient les voyages : De M^{me} de UFFALVY-BOURDON, d'Orenbourg à Samarkand; de M. ANDRÉ, dans l'Amérique équinoxiale; de M. EDMONDO DE AMICIS, au Maroc; de M. ACHILLE RAFFRAY, à la Nouvelle-Guinée; de M. HENRI BELLE, en Grèce et dans la Toscane; du docteur JULES CREVAUX, dans l'intérieur des Guyanes; du docteur

HARMAND, dans le Laos et chez les populations sauvages de l'Indo-Chine; de M. EDGAR LA SELVE, à Haïti; de M. L. CAHUN, chez les Ansariés, et de M. ALFRED HOUZETTE, au Japon (ascension du Fussyama).

Est illustrée de 500 gravures sur bois, dessinées par A. de Bar, S. Barclay, É. Bayard, Ph. Benoist, A. Bernard, Biseo, H. Catenacci, Chapuis, M^{me} Cresty, C. Delort, A. Faguet, A. Ferdinandus, Formant, L. Gautier, Hubert-Clerget, D. Lancelot, J. Lavée, D. Mailart, E. Mesplès, Regamey, Riou, A. Rixens, E. Ronjat, Schmidt, F. Schrader, P. Sellier, Sorrieu, Taylor, E. Théron, Ussi, R. Valette, G. Vuillier, Th. Weber, T. Wust; et renferme 27 cartes ou plans.

Prix de l'année 1879, brochée en un ou deux volumes, 25 francs.

Le cartonnage en percaline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

Les vingt premières années sont en vente.

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 19 volumes qui contiennent 320 voyages, plus de 11,000 gravures, 400 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

III. Format in-8°.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE, nouveau recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans.

Année 1879

Les sept premières années de ce nouveau recueil forment quatorze magnifiques volumes grand in-8 et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc., par M^{mes} Colomb, Emma d'Erwin, Zénaïde Fleuriot, Julie Gouraud, Marie Maréchal, de Witt née Guizot, MM. A. Assollant, H. de la Blanchère, Richard Cortambert, Léon Cahun, Ernest Daudet, Louis Énault, J. Girardin, Amédée Guillemin, Charles Joliet, A. Lévy, Xavier Marmier, Ernest Menault, Eugène Muller, Paul Pelet, Louis Rousselet, G. Tissandier, etc., et sont illustrées de 4,000 gravures sur bois, dessinées par Émile Bayard, Ph. Benoist, Bertall, B. Bonnafoux, Boutet de Monvel, G. Cain, H. Castelli, H. Catenacci, Crafty, Hubert-Clerget, A. Faguet, J. Féral, Ferdinandus, E. Gilbert, Godefroy Durand, P. Kauffman, Körner, F. Lix, A. Marie, A. Mesnel, J. Moynet, A. de Neuville, Jules Noël, P. Philpoteaux, Regamey, E. Riou, Sahib, P. Sellier, F. Sorrieu, E. Théron, Taylor, Valnay.

Prix de chaque année brochée en deux volumes : 20 fr.
Chaque semestre formant un volume se vend séparément, 10 fr.
Le cartonnage en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus, par volume, 3 fr.

*
* *
* * *

DUPLESSIS (G.), conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale : **HISTOIRE DE LA GRAVURE** en Italie, en Espagne, en Allemagne, dans les Pays Bas, en Angleterre et en France. Un magnifique volume in-8 Jésus, contenant 73 reproductions de gravures anciennes exécutées pour la plupart par les procédés de M. Amand DURAND. Broché, 25 fr.; — relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 32 fr.

Il a été tiré, dans le format in-4, 50 exemplaires numérotés sur papier Whatman, — 20 sur papier de Chine, — 10 sur papier du Japon — et un sur peau de vélin.

Prix de chaque exemplaire tiré sur papier Whatman : 50 fr.; sur papier de Chine : 70 fr.; — sur papier du Japon : 80 fr.

Prix de l'exemplaire sur peau de vélin : 1000 fr.

*
* *
* * *

GUIZOT : L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848, racontée à mes petits-enfants. Leçons recueillies par M^{me} DE WITT, née GUIZOT. Tome II, comprenant l'*Histoire de France depuis 1808 jusqu'en 1848*, et illustré de 116 gravures dessinées sur bois par Émile Bayard, C. Delort, A. Ferdinandus, Hillemacher, Hubert-Clerget, F. Lix, D. Maillart, E. Ronjat, Sahib, A. Taylor, Th. Weber. Un magnifique volume grand in-8 Jésus, broché, 25 fr.; richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 32 fr.

Le tome I^{er}, comprenant l'Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1808 et illustré de 104 gravures, forme un vol. grand in-8 Jésus. Broché, 23 fr.; — richement relié, tranches dorées, 30 fr.

*
* *
* * *

DURUY (Victor), membre de l'Institut, ancien ministre de l'instruction publique : **HISTOIRE DES ROMAINS** depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares. Nouvelle édition, revue, augmentée et enrichie d'environ 2,500 gravures dessinées d'après l'antique et de 100 cartes ou plans. Tome II (de la bataille de Zama au premier triumpvirat), contenant 665 gravures, 7 cartes et 10 chromolithographies. Un magnifique volume in-8 Jésus, broché, 25 fr.; richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 32 fr.

Le tome I^{er} (*des origines à la fin de la deuxième guerre punique*) forme un volume in-8 Jésus, contenant 518 gravures sur bois d'après l'antique, 9 cartes, 1 plan et 7 chromolithographies. Broché, 25 fr.; richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 32 fr.

Conditions et mode de la publication :

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. Victor Duruy, formera six volumes in-8 Jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2,000 gravures d'après l'antique, 100 cartes ou plans, et paraîtra par livraisons. Chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, se vend 50 centimes. Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 9 mars 1878.

*
* *
* * *

RECLUS (Elisée) : **NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE** : LA TERRE ET LES HOMMES. Tome V : *L'Europe Scandinave*

et russe. Un magnifique volume in-8 Jésus, contenant 9 cartes en couleurs tirées à part, 200 cartes dans le texte et 76 vues et types gravés sur bois d'après les dessins de MM. Barclay, Baudoin, Bénédiet, Ph. Benoist, C. Delort, Hubert-Clerget, Lancelot, F. Lix, E. Ronjat, Riou, Sirouy, F. Schrader, Sorrieu, Taylor, Théron, S. Vuillier, Th. Weber. Broché, 30 fr.; richement relié avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 37 fr.

Ce volume complète la géographie de l'Europe.

Ont paru précédemment :

Tome I^{er}. L'EUROPE MÉRIDIONALE (*Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal*). — Un volume in-8 Jésus, contenant 4 cartes en couleurs, 174 cartes insérées dans le texte et 73 gravures sur bois.

Tome II. LA FRANCE. — Un volume in-8 Jésus, contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleurs, 234 cartes insérées dans le texte et 69 vues et types gravés sur bois.

Tome III. L'EUROPE CENTRALE (*Suisse, Austro-Hongrie, Allemagne*). — Un volume in-8 Jésus, contenant 10 cartes en couleurs, 210 cartes dans le texte et 70 vues et types gravés sur bois.

Tome IV. L'EUROPE DU NORD-OUEST (*Belgique, Hollande, Îles Britanniques*). — Un volume in-8 Jésus, contenant 6 cartes en couleurs, 205 cartes insérées dans le texte et 81 vues ou types gravés sur bois.

Prix de chaque volume : broché, 30 fr.; relié, 37 fr.

Conditions et mode de la publication :

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Elisée Reclus se composera de 10 à 12 beaux volumes grand in-8 (environ 600 livraisons). Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et renfermant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes. Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

*
* *
* * *

WIENER (Ch.) : **PÉROU ET BOLIVIE**, voyage descriptif et archéologique. Un magnifique volume in-8 Jésus, illustré de plus de 1100 gravures représentant des monuments, des types, des paysages, les armes, les ustensiles et les costumes des anciens habitants de ces contrées et accompagné de 40 cartes ou plans. Broché, 25 fr.; relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 32 fr.

*
* *
* * *

NARES (le capitaine G. S.) : **VOYAGE A LA MER POLAIRE**. Ouvrage traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par M^{me} MANGÉ. Un beau volume in-8 raisin, illustré de gravures. Broché, 10 fr.; relié, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 14 fr.

*
* *
* * *

PRJEVALSKI (Nicolas) : **MONGOLIE ET PAYS DES TANGOUTES**, voyage de trois années dans l'Asie centrale. Ouvrage traduit du russe, avec l'autorisation de l'auteur, par G. DU LAURENS, et contenant 42 gravures sur bois et 4 cartes. Un beau volume in-8 raisin, broché, 10 fr.; relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 14 fr.

COLOMB (M^{me}) : FRANCHISE. 1 vol. illustré de 113 gravures dessinées sur bois par C. DELORT. Broché, 5 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

*
* *

CORTAMBERT (Richard) : MŒURS ET CARACTÈRES DES PEUPLES (Asie, Amérique, Océanie). 1 volume illustré de 59 gravures. Broché, 5 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

*
* *

DAUDET (Ernest) : ROBERT DARNETAL. 1 vol. illustré de 81 vignettes dessinées sur bois par SAHIB. Broché, 5 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

*
* *

DEMOULIN (M^{me}) : LES ANIMAUX ÉTRANGES. 1 volume illustré de 172 gravures. Broché, 5 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

*
* *

ÉNAULT (Louis) : LE CHIEN DU CAPITAINE (Trop curieux, Les Roses du docteur, Le mont Saint-Michel). 1 volume illustré de 43 vignettes dessinées sur bois par E. RIOU et P. KAUFFMANN. Broché, 5 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

*
* *

FLEURIOT (M^{lle} Zénaïde) : MANDARINE. 1 volume illustré de 96 vignettes dessinées sur bois par C. DELORT. Broché, 5 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

— RAOUL DAUBRY, CHEF DE FAMILLE. 1 volume illustré de 32 gravures dessinées sur bois par C. DELORT. Broché, 5 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

*
* *

GIRARDIN (J.) : LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE. Troisième et dernière partie : *L'Héritage du vieux Cob.* 1 volume illustré de 147 vignettes dessinées sur bois par A. MARIE. Broché, 5 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

*
* *

WITT (M^{me} de), née Guizot : UN NID. 1 volume illustré de 63 vignettes dessinées sur bois par FERDINANDUS. Broché, 5 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

IV. Format in-18 jésus.

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

Encyclopédie instructive et amusante, à l'usage des familles et des gens du monde, publiée sous la direction de M. Édouard CHARTON. Prix : 2 fr. 25 le vol. — La reliure en percaline bleue, tranches rouges, se paye, en sus, 1 fr. 25 cent.

AUGE (L.) : LES TOMBEAUX. 1 vol. illustré de 31 vignettes par BARCLAY.

DU MONCEL (Le comte) : L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE. 1 volume illustré de 70 figures par BONNAFOUX, CHAUVIN, JAHANDIER.

*
* *

LACOMBE (P.) : LE PATRIOTISME. 1 volume illustré de 4 héliogravures.

*
* *

LANDRIN (A.) : LES INONDATIONS. 1 volume illustré de vignettes par TEILLIER.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

POUR LES ENFANTS ET LES ADOLESCENTS

Prix : 2 fr. 25 le vol. — La reliure en percaline rouge se paye, en sus, tranches jaspées, 1 fr.; tranches dorées, 1 fr. 25 cent.

ALCOTT (Miss) : SOUS LES LILAS. 1 volume, traduit de l'anglais par M^{me} S. LEPAGE, et illustré de 23 vignettes.

*
* *

FLEURIOT (M^{lle} Zénaïde) : TRANQUILLE ET TOURBILLON. 1 volume illustré de vignettes par C. DELORT.

*
* *

FONVIELLE (W. de) : NÉRIDAH. 2 volumes illustrés de vignettes par SAHIB.

*
* *

GIRARDIN (J.) : LA DISPARITION DU GRAND KRAUSE. 1 volume illustré de 70 vignettes par KAUFFMANN.

*
* *

GOURAUD (M^{lle} Julie) : ALLER ET RETOUR. 1 volume illustré de 40 vignettes par FERDINANDUS.

*
* *

MARCEL (M^{me} Jeanne) : DANIEL. 1 volume illustré de 45 vignettes par RIOU.

*
* *

MARTIGNAT (M^{lle} de) : L'ONCLE BONI. 1 volume illustré de 42 vignettes par GILBERT.

*
* *

STOLZ (M^{me} de) : LES DEUX REINES. 1 volume illustré de vignettes par C. DELORT.

VOYAGES ILLUSTRÉS

LAMOTHE (N. de) : CINQ MOIS CHEZ LES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE, voyage au Canada et à la rivière Rouge du Nord. 1 volume illustré de 24 gravures sur bois et accompagné de 4 cartes. — Broché, 4 fr.; cartonné, tranches dorées, 5 fr. 50 cent.

*
* *

LARGEAU (Victor) : LE PAYS DE RIRHA, GUARGLA, VOYAGE A RHADAMÈS. 1 volume illustré de 12 gravures

sur bois et accompagné d'une carte. — Broché, 4 francs; relié, tranches dorées, 5 fr. 50 cent.

MARCHE (Alfred) : TROIS VOYAGES DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE (Sénégal, Gambie, Casamance, Gabon, Ogooué). 1 volume illustré de 24 gravures sur bois et accompagné d'une carte. — Broché, 3 fr. 50 cent.; relié, tranches dorées, 5 francs.

V. Formats divers.

BERTALL : JEAN LE PARESSEUX. Album in-4, colorié et cartonné, 4 fr.

DELON (Ch.) : A TRAVERS NOS CAMPAGNES, histoire des animaux et des plantes de notre pays. 1 volume in-4, illustré de nombreuses gravures, cartonné, tranches dorées, 6 fr.

ERWIN (M^{me} Emma d') : UN ÉTÉ A LA CAMPAGNE. 1 volume in-18 Jésus, illustré de 39 vignettes par SAHIB. — Broché, 2 fr. 25 cent.; cartonné en percaline, tranches dorées, 3 fr. 50 cent.

MAGASIN DES PETITS ENFANTS

NOUVELLE COLLECTION DE CONTES

Avec un texte imprimé en gros caractères et de nombreuses illustrations en chromolithographie.

Première série. — Format petit in-4, à 2 fr.

LE PETIT POUCKET.

HISTOIRE DE JOHN GILPIN.

VI. Formats in-8° et in-12.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES GRAVURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Première série, format in-8. — Chaque volume cartonné en percaline gaufrée, 2 fr.

BAKER : EXPLORATION DU HAUT-NIL. 1 vol.
— L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. 1 vol.

BALDWIN : RÉCITS DE CHASSE DANS L'AFRIQUE AUSTRALE. 1 vol.

COLOMB (M^{me}) : SIMPLES RÉCITS. 1 vol.
— HISTOIRES ET PROVERBES. 1 vol.

DELON : HISTOIRE D'UN LIVRE. 1 vol.

DIXON : LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. 1 vol.

FIGUIER : SCÈNES ET TABLEAUX DE LA NATURE. 1 vol.

GIRARDIN (J.) : PETITS CONTES ALSACIENS. 1 vol.
— LES GENS DE BONNE VOLONTÉ. 1 vol.

HALL : DEUX ANS CHEZ LES ÉSQUIMAUX. 1 vol.

HAYES : LA MER POLAIRE. 1 vol.

LA FONTAINE : CHOIX DE FABLES. 1 vol.

LÉVY (Albert) : NOS VRAIES CONQUÊTES. 1 vol.

LIVINGSTONE : VOYAGES D'EXPLORATION AU ZAMBÈZE ET DANS L'AFRIQUE CENTRALE. 1 vol.

POIRÉ : SIX SEMAINES DE VACANCES. 1 vol.

ROUSSELET : LES ROYAUMES DE L'INDE. 1 vol.

THOMSON : L'INDO-CHINE ET LA CHINE. 1 vol.

VAMBÉRY : VOYAGES D'UN FAUX DERVICHE DANS L'ASIE CENTRALE. 1 vol.

VILLETARD : LE JAPON. 1 vol.

Deuxième série, format in-12. — Chaque volume cartonné en percaline gaufrée, 4 fr. 50.

AUBIGNÉ (d') : KLÉBER. 1 vol.
— BAYARD. 1 vol.

COLOMB (C.) : ICI ET LÀ. 1 vol.

COLOMB (M^{me}) : CONTES POUR LES ENFANTS, 1 vol.
— PETITES NOUVELLES. 1 vol.

DURUY (Georges) : TURENNE. 1 vol.

GIRARDIN (J.) : UN PEU PARTOUT. 1 vol.
— CHACUN SON IDÉE. 1 vol.

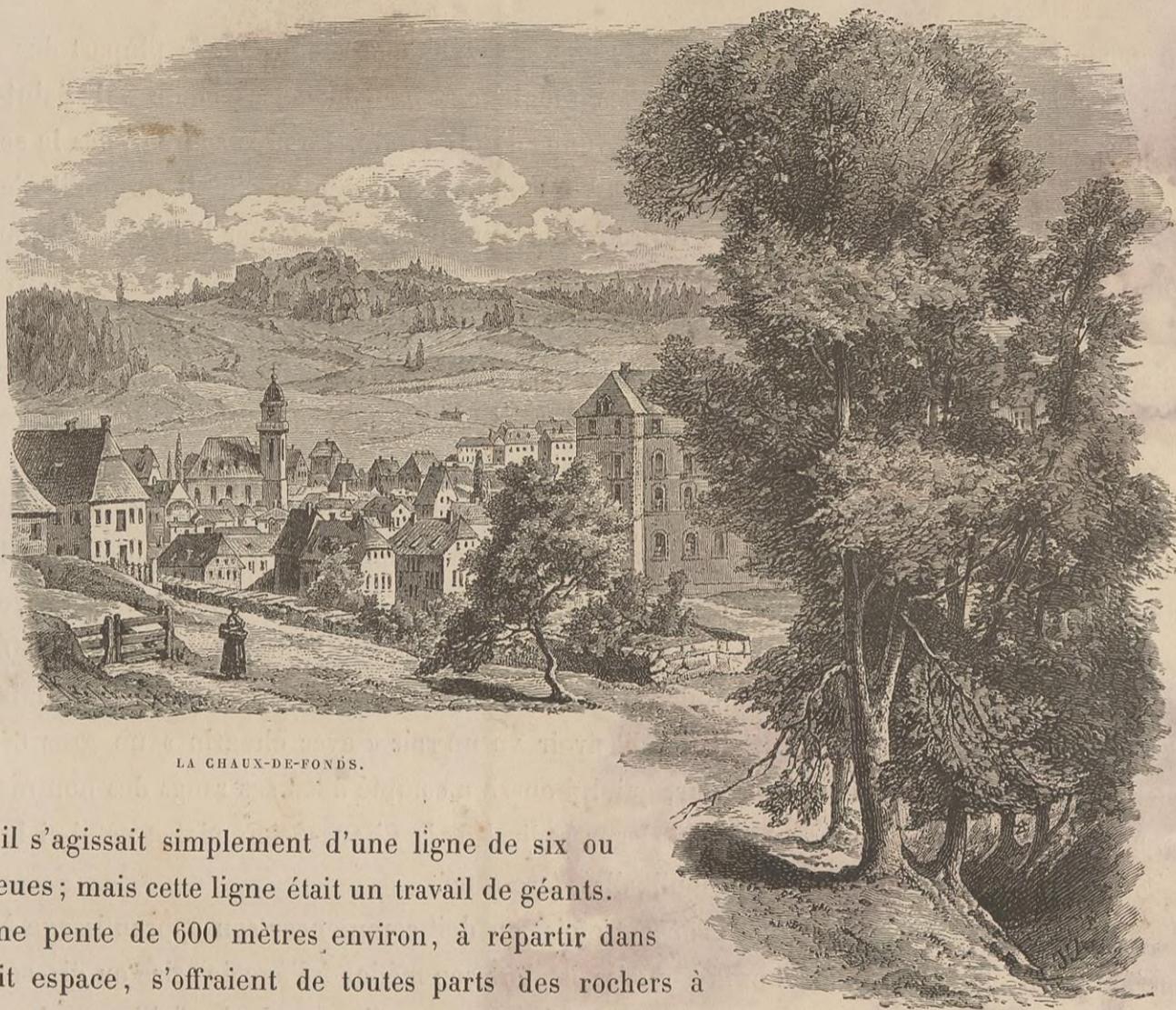
LÉVY (Albert) : LA LÉGENDE DES MOIS. 1 vol.

SIMON (Jules), de l'Académie française : LE LIVRE DU PETIT CITOYEN. 1 vol.

VI

« Sans chemin de fer, disait en son temps le fameux fabricant jurassien Fritz Courvoisier, celui que le peuple appelait *le père Fritz*, l'industrie de nos montagnes périra. » Tout le monde sentait bien la vérité de cette parole ; mais quelle entreprise que celle de la construction d'un *railway*, de Neuchâtel à la Chaux-de-Fonds et au Locle, et aussi vers les frontières de la France !

Cette entreprise fut pourtant abordée. Pour ne parler que de la voie de communication vers le



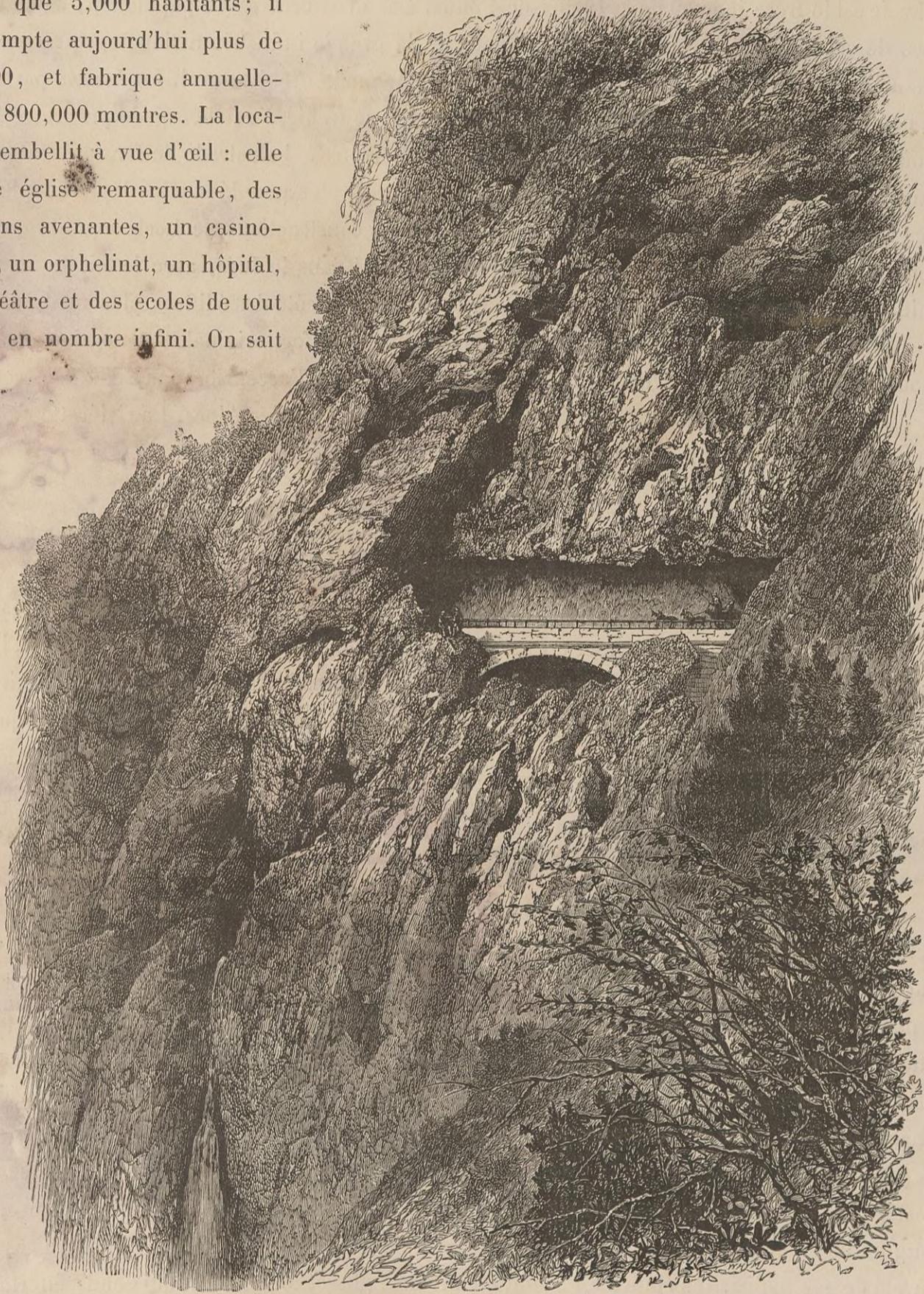
LA CHAUX-DE-FONDS.

nord, il s'agissait simplement d'une ligne de six ou sept lieues ; mais cette ligne était un travail de géants. Sur une pente de 600 mètres environ, à répartir dans ce petit espace, s'offraient de toutes parts des rochers à fendre, des montagnes à trouser, des *combes* à remplir, des terrassements inouïs à mettre d'aplomb. Deux compagnies, je crois, y mangèrent successivement jusqu'aux dernières ferrures de leur caisse ; mais les Suisses tiennent à leurs idées : une troisième compagnie reprit bravement l'œuvre et la fit réussir. Depuis lors, le Jura Bernois a acquis le Jura-Industriel, et la fusion a sauvé le réseau.

La voie ferrée, partant de Neuchâtel, quitte à Auvernier le chemin de Pontarlier pour rebrousser à droite par le val de Ruz, défilé agreste tout constellé de hameaux et de chalets, et d'où l'on a en arrière une vue admirable non seulement sur le vignoble neuchâtelois et le lac, mais encore sur le plateau suisse et les Alpes. D'innombrables tunnels montants, — le plus long est celui des Loges, en deçà des Convers, — emportent d'assaut les plans de la montagne ; le point de partage des eaux se

trouve entre les Convers et la Combe, un peu en avant du Creux-des-Olives. On entre de là dans le vallon de la Chaux-de-Fonds.

Ce gros bourg, qui tend à devenir une grande ville, grâce à l'horlogerie, n'avait encore en 1825 que 5,000 habitants; il en compte aujourd'hui plus de 21,000, et fabrique annuellement 800,000 montres. La localité s'embellit à vue d'œil : elle a une église remarquable, des maisons avenantes, un casino-bains, un orphelinat, un hôpital, un théâtre et des écoles de tout degré en nombre infini. On sait



LE COL DES ROCHES.

que le peintre Léopold Robert était un *Chaulier* : en 1863, ses concitoyens lui ont élevé une statue. La vallée est trop haut située pour être fertile; on n'y voit que des pâturages, des sapins et quelques

maigres champs d'orge et d'avoine : ajoutons-y pourtant des jardins, qu'on s'efforce ici de créer à grands frais.

Le Locle est le frère jumeau de la Chaux-de-Fonds. Les deux centres de population, distants l'un de l'autre de six kilomètres, et tous deux berceaux de la grande industrie nationale, se ressemblent d'une manière frappante pour le site, le genre de vie et le mode architectural. Le *Louche* particulièrement, comme on appelle le Locle en patois, m'a laissé le souvenir d'une bourgade propre, coquette même, où les maisons de pierre, aux toits de tuile, aux perrons à balustrade de fer, présentent une apparence de bien-être qui manque à bien des villes trois fois plus peuplées. En dépit de plusieurs incendies qui ont dévoré la majeure partie de ses anciennes constructions, le Locle a gardé quelques spécimens du type d'habitation primitif, tel qu'il est consacré dans le Jura, avec le toit de bardeaux, la cheminée à couvercle, et le pignon de bois tourné au midi. A côté des édifices plus modernes, ces demeures font un effet de contraste que je trouve, pour ma part, fort original. Au nombre des jolies promenades à faire dans les environs de la bourgade, je citerai l'ascension des Tablettes, sommité située à une lieue et demie et d'où l'on découvre à souhait les grandes Alpes. La riviérette qui longe la vallée s'appelle le *Bied*, nom qui, en patois, a le sens de *ruisseau*.

Des hauteurs du Locle, l'ancienne route conduit, par le *col des Roches*, aux rives romantiques du Doubs, c'est-à-dire au village horloger des *Brenets*, sis à la frontière.

Là, le Doubs, après avoir roulé lentement ses eaux sombres au milieu de tourbières et de marécages, s'élargit de manière à former un petit lac qui occupe tout le fond de la vallée. C'est, l'hiver, le lieu de rendez-vous de tous les patineurs du pays. Par les grands froids, il suffit d'une nuit calme pour que le cours d'eau se revête d'une glace transparente à l'égal du plus pur cristal. En quelques jours, la croûte luisante prend une épaisseur assez résistante pour qu'on puisse s'y hasarder sans péril. Aussi, dès que la nouvelle s'en est répandue, se hâte-t-on d'accourir des hautes vallées pour participer à la fête hivernale.

La vaste arène aux reflets bleuâtres, où se mirent les collines couvertes de neige, avec leurs chalets et leurs bouquets d'arbres couverts de givre, présente alors un spectacle magique. Sous le ciel pur et ensoleillé, les glisseurs ont l'air de spectres rigides échappés d'un cercle de l'*Enfer* du Dante. Le grincement des patins, les cris d'allégresse des enfants, les grelots des traîneaux qui passent et repassent rapides comme le vent, forment un murmure confus, couvert de temps à autre par une détonation profonde et sinistre, à laquelle répond une clameur d'inquiétude, répercutée par les échos du bassin : c'est la glace qui vient de se rompre en quelqu'un de ces endroits dangereux qu'on a du reste l'habitude d'indiquer par un signe, afin qu'on puisse les éviter.

Des patineurs émérites, tant de la France que de la Suisse, viennent exercer leur adresse sur ce lac et y faire assaut de fantaisie et d'audace. « Ici, un Comtois épais, trapu, vêtu d'une blouse, coiffé d'un long bonnet de coton bariolé, dont la mèche pend sur son dos, exhibe la puissance de ses jarrets et la sûreté de ses patins. Il s'élance en avant, en arrière, glisse, tourne, fait des bonds énormes, bat des entrechats, retombe en équilibre sur ses lames d'acier qui coupent dans la glace des cercles, des ellipses, des spirales : tout cela avec une hardiesse, une vigueur, une énergie, qui fait songer aux ébats d'un mastodonte. Plus loin, un Loclois, moins robuste, mais plus élégant, reprend tous ces

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

ÉDITION DE GRAND LUXE

HISTOIRE
DE
LA GRAVURE

PAR

G. DUPLESSIS

SOUS-DIRECTEUR ADJOINT AU CABINET DES ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS

Contenant 37 gravures en taille-douce

REPRODUITES PAR L'HÉLIOGRAVURE D'APRÈS LES PLUS BELLES ÉPREUVES DE GRAVURES ANCIENNES

Par AMAND DURAND

ET 37 GRAVURES EN RELIEF IMPRIMÉES DANS LE TEXTE

BROCHÉ : 25 FR. — RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX, TRANCHES DORÉES : 32 FR.

*Il a été tiré, dans le format in-4, 50 exemplaires numérotés sur papier Whatman,
20 sur papier de Chine, 10 sur papier du Japon et 1 sur peau de Vélín*

*Prix de chaque exemplaire tiré sur papier Whatman : 50 fr. ; sur papier de Chine : 70 fr.,
sur papier du Japon : 80 fr.*

Prix de l'exemplaire sur peau de Vélín : 1000 fr.

ATLAS VIVIEN DE SAINT-MARTIN

CARTE DE SUISSE

Cette carte, à l'échelle de $\frac{1}{675.000}$ environ, est une réduction de la magnifique carte au $\frac{1}{100.000}$ de l'État-major suisse, dressée sous la direction du général DUFOUR.

Malgré la diminution d'échelle, la carte de l'Atlas VIVIEN DE SAINT-MARTIN présente avec une clarté parfaite tous les accidents topographiques qui font la beauté de la Suisse, les cimes et les vallées, les cirques d'érosion et les pentes adoucies des terrains de transport, le modelé des glaciers et des grands névés. Le voyageur est certain d'y reconnaître le site qui l'a frappé, l'homme d'étude y retrouve les formes du terrain avec leurs caractères particuliers. Aucune autre carte de Suisse en une seule feuille ne peut lui être comparée ; le dessin en a été fait par M. DESBUISSONS, la gravure par le regretté CH. COLLIN, et toutes les modifications ou additions apportées par des travaux ultérieurs à la carte au $\frac{1}{100.000}$ ont été reproduite sur la réduction de l'Atlas VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

« On peut citer cette carte comme une merveille d'exécution, » dit le *Bulletin de la réunion des officiers*.

« Nous ne pouvons qu'admirer le fini de cette planche, qui est une merveille d'exécution. La partie montagneuse, avec ses prés, ses glaciers, ses ravins, est rendue avec les plus grands détails. » (*Journal de la librairie militaire*, Mai 1879.)

« Cette carte, gravée par M. COLLIN avec une prodigieuse finesse et un accent très vrai, fait l'effet d'un véritable tableau en relief quand on la rapproche des cartes correspondantes des meilleurs atlas allemands. (*Revue scientifique*, 24 Mai 1879.)

PRIX DE LA CARTE :

En feuille 4 fr.
Collée sur toile, pliée et cartonnée 5 fr.